GUY VERDOT

Une saison à Paris

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

16 septembre 1959.

Ils diront : « Qu'est-ce que c'est que ce Verdot-là ? Tartempion ! D'où sort-il ? Qu'est-ce qu'il a écrit ? Au nom de quoi se permet-il de tenir un *Journal* et de nous le mettre sous le nez ? Comme Renard, Gide, Léautaud ! Ils ne se mouchent pas du pied avec lequel ils rédigent, les ratés de ce demi-siècle. »

Réponses...

Ce Verdot-là est le second fils de Jules, bien connu comme gendarme à pied, darm' à pied, dans les bouchons bressans, et le petit-fils d'Octave, moins connu comme garde que comme braconnier dans les forêts comtoises. D'où la dualité de la descendance : un peu cuistre, un peu anar. Les plus rudes rencontres se font à l'intérieur.

Mon côté archaïsant paraît dans l'attirail : une cravate « artiste » et une plume d'oie, extraite d'un galimart que j'ai trouvé sur les quais — d'une part, et, d'autre part, dans un tableau de Breughel. S'il est une troisième part, que ce soit celle du *Larousse :*

— Merci de m'avoir prévenu. Un homme averti...

C'est moi qui ai l'air gêné ! D'abord, je véhicule une épouse légitime. Ensuite, je me vois l'abordant le premier : « Comment va cette chère S * ? »

Ces eaux sont semées d'écueils, et je ne suis que trop porté à naviguer à la gaffe. On devrait les afficher au seuil de chaque automne, ces prises de rôle qui, vu la fixité de la troupe, confinent à l'alternance.

Telles de ces confidentes à répertoire saisonnier ont d'ailleurs un aspect purement ornemental. Si on ne les voyait partir avec leurs titulaires à la fin du spectacle, on pourrait croire qu'ils les prennent et les rendent au vestiaire, en échange de leur chapeau ou de leur pardessus. D'où les erreurs, parfois.

Je ne suis pas un moraliste : je suis un journaliste, et je plains les confrères qui font la soirée [1]. Je les entends se demander : « Voyons, voyons, qu'est-ce qui va ensemble, cette année ? »

20 septembre.

Le libraire se plaint de recevoir trop de livres.

— Ils sont fous, *vos* éditeurs ! Pour soutenir leur rythme, il faudrait refaire la vitrine chaque jour. Or, si un livre ne reste qu'un seul jour en vitrine, c'est comme s'il n'y avait jamais figuré. Alors ?

Alors, on pourrait songer sérieusement à ce qui fut, me dit-on, le projet d'un éditeur : le *distributeur automatique de Sagan.* Libre service et appareil à sous. On aurait glissé cinq pièces de cent francs dans la fente...

1. C'est-à-dire l'article rendant compte de la pièce qui se joue dans la salle.

Extrait de la publication

Avec le franc lourd, ce sera encore plus facile : une pièce suffira. « *Cent sous, cent sous, pour monter notre bibliothèque...* »

21 septembre.

— Ah ! vous tenez un *Journal ?* Donnez-m'en, pour ma revue.

— Pas maintenant. Je garde mes amis un an de plus.

22 septembre.

C'est Simone de Beauvoir qui survole l'accouchement de la nouvelle pièce de Sartre, devant que l'auteur rentre d'Italie.

Le metteur en scène, François Darbon :

— Jouvet coupa une heure dans *le Diable et le Bon Dieu.* J'ai toujours scrupule à faire des coupures : une pièce de théâtre, c'est un être vivant; on peut toucher un nerf moteur.

L'interprète, Fernand Ledoux :

— Dans un grimoire du XVIe, j'ai trouvé une recette contre la chute des cheveux. Cela s'appelle l'huile de tartre. Savez-vous où je pourrais trouver de l'huile de tartre ?

La directrice, Véra Korène :

— Je ne désespère pas de lire le dernier acte avant la première représentation.

23 septembre.

Ce soir, à l'Opéra, du seul endroit où l'on passe vraiment inaperçu : la loge présidentielle, vu le *Faust* de Gounod.

de la tragédie. Ils savent ce qui ferait rire, ce qu'il ne faut pas faire.

26 septembre.

Serge Groussard, cette force de la nature, se répand impétueusement dans ce qu'il appelle son petit bureau. C'est, simplement, le grand salon de réception du journal.

— Dans un cadre pareil, on doit finir par avoir envie de s'interviewer !

Il publie un livre tous les six mois. Si j'avais eu, comme lui, un grand prix littéraire, je n'aurais plus rien fait jusqu'à la fin de mes jours. Etre un *has been* à quarante ans, comme cela doit être reposant ! On a le temps de se retourner (je veux dire : sur soi-même).

28 septembre.

Voyage à Brangues (Isère), à propos de la prochaine création de *Tête d'Or*.

Les cartes postales que l'on vend au village, et qui représentent le tombeau du poète, disent seulement qu'il fut ambassadeur de France. Brangues, cette syllabe de bronze, n'a monnayé pour lui que cette médaille diplomatique !

Il y pratiquait, en quatrains légers, l'art d'être grand-père. Exemple inédit, que Pierre Claudel extrait d'un album enluminé :

Pour amuser Dominique
je voudrais qu'un beau jour échoue
dans une boîte à joujoux
un grand-père mécanique.

Mais voici le mince athlète qui, en pleine guerre, venait ici sac au dos, se battre avec Claudel pour cet enjeu magnifique : *le Soulier de satin.* Voici Jean-Louis Barrault, tel qu'en juin dernier : lisant *Tête d'Or* pour sa troupe et pour quelques amis; assis sur un banc, à califourchon, et faisant tous les rôles, y compris celui de l'armée. Allons écouter, à l'écart, les coups sourds d'une autre lutte : celle qui laisse un sang séché sur la face du poète... Nous voilà près de la tombe où reposent la cendre et la semence de Claudel. Et nous parlons bas, car l'œil écoute.

— Madame Claudel m'a dit qu'il trouvait la pièce « trop bête ».

— C'est bien de lui ! C'est bien de l'homme à qui je disais : « *Tête d'Or,* ce serait notre bataille d'*Hernani* », et qui me répondait : « Oui, ce serait reçu comme *Hernani* aujourd'hui. » Un jour, pour le forcer, j'ai fait annoncer que je montais la pièce. J'ai reçu ce télégramme : « *NON.* » Il disait qu'on ne pouvait plus comprendre *Tête d'Or,* qu'il fallait se reporter à l'époque où cette pièce avait été écrite. L'époque, disait-il, où il souffrait de claustrophobie du fait d'une société expliquant tout, imposant ses limites à tout, l'époque du « couvercle matérialiste ». Il a d'ailleurs commencé une version, la troisième, dont le cadre était un camp de prisonniers. Les captifs lisaient de longs fragments de la pièce, et Cébès, poitrinaire, mourait *pour de bon.* Il y avait là un jargon faussement populaire, terriblement voulu, qui rendait la chose injouable. Toute une page, par exemple, sur l'expression « Nom de Dieu », entendue tour à tour dans la joie et la colère.

— Voilà qui me rappelle Desnos : « Le plus grand poète, c'est Claudel, nom de Dieu ! »

Extrait de la publication

— Si un auteur de vingt ans m'apportait seulement la première version de *Tête d'Or*, je dirais : voilà un dramaturge-né... Son âge shakespearien ? Alors, c'est le Shakespeare de *Titus Andronicus*, en remplaçant les litres d'hémoglobine par une coulée de sève [1]. Claudel est entier dans cette pièce comme on dit qu'un cheval est entier. Il y est nu — mais seul. *Partage de midi*, ce sera Claudel nu, mais dans le lit, avec quelqu'un.

— Oui, en refusant le *Partage*, il ménageait quelqu'un. Et en refusant *Tête d'Or*, qui ?

— Lui, pardi ! Au terme de sa longue vie, il y avait en lui du père et du fils, et le père n'aime pas ce que le fils a fait.

Le cahier bleu que Barrault promenait sous son bras, c'est sa mise en scène. Ses croquis rappellent l'art des Boschimans. Un trait s'infléchit dans un petit rectangle : Cébès sur son lit de mort, avec du monde autour. Les agonisants, chez Claudel, parlent longtemps et pour de nombreux témoins.

— Malraux connaît la pièce par cœur. Le ministre pourrait souffler.

Nous soufflons, nous aussi, au sommet de la côte. Barrault se retourne vers le tombeau du maître qu'il a tant aimé, et vers le peuplier qu'il a planté, consacré. Forme jaculatoire, pointée vers le ciel comme la flamme d'un cierge, « comme un acte de foi ».

— Il ne sera pas là. J'ai de la peine... Mais je crois qu'il n'aurait pu supporter — souffrir ! — les répétitions.

C'est que *Tête d'Or* se trouve à la base du tronc,

1. Barrault ne dit pas « sève », mais un autre mot.

Extrait de la publication

et que l'arbre, sauf arrachement, ne saurait voir ses racines.

30 septembre.

Une tête blanche penchée sur des épreuves d'imprimerie, soixante-dix-sept ans de culture, de lectures, d'exégèse, attachés au pourchas de la moindre coquille... Chaque semaine, André Billy vient au journal exprès pour relire ses épreuves. Cette conscience professionnelle m'enchante et me fait honte. Je n'ai que trop tendance à tenir un article pour terminé (dans le sens de : mort) dès que le point final du premier jet est tombé.

— La littérature, dit-il, est devenue pour moi une façon de vivre, de respirer.

A propos de Mérimée, il me rappelle le rôle important des salons dans l'histoire littéraire. Mais où sont les salons qui sonnent notre heure, la mi-siècle ? Je n'ai vu que de pauvres clubs d'admiration mutuelle, gratulants, ouverts à tous, fermés dans l'autre sens, soupapes qui prennent tout et ne rendent rien, sans autre influence que sur leurs sandwiches.

Extrait de la publication

2 octobre.

Dans ce petit restaurant du boulevard Delessert, guinguette en plein Passy, à deux pas de chez Pierre Brisson, la presse contraint Vilar à dîner sur le trottoir.

— Pousse-toi, eh ! Grouille-toi ! Aide-moi à porter cette table.

C'est ainsi que Mme Anna reçoit le pape d'Avignon et il se prête docilement à cette mise en scène.

— Il est bon de subir de temps en temps ce traitement : il prépare aux rapports entre comédiens.

Quelques apophtegmes, dès les hors-d'œuvre :

● *Le Théâtre ne doit pas montrer son effort, faire tâter le biceps du machiniste. C'est sa pudeur.*

● *Quand on ne parlera plus de la crise du Théâtre, c'est qu'il sera bien malade. Le chariot de Thespis avait une roue de secours.*

● *Ils sont bons, les « brechtiens » ! Quand l'auteur n'est plus là, que fait-on ?*

Extrait de la publication

Un moment après, chez lui et devant ses poteries, je crois avoir percé le secret de Jean Vilar : c'est un homme qui ne vit que pour l'art précolombien.

4 octobre.

Maurice Jarre, le compositeur du T.N.P. C'est donc cet Eliacin aux yeux bleus qui déchaîne les fanfares de Shakespeare ? Il aime bien son orchestre du festival d'Avignon (car il ne peut emporter ses musiciens avec lui).

— Là-bas, j'ai un pianiste au gaz.

— Comment ?

— Il est encaisseur, et l'alto est antiquaire. Le trompette, directeur d'une usine d'engrais chimiques, fait des affaires à l'entracte avec le timbalier, qui est un gros producteur de Châteauneuf-du-Pape. Mais tous piqués de théâtre ! Dommage qu'il n'y ait pas de cor potable dans la région.

— Et si la partition nécessite un cor ?

— Je mets de la trompette.

Ils (deux journalistes) ont fait une comédie qui est la satire des *public relations*, hybrides du courtier de publicité et du commis voyageur en parisianisme.

Or, c'est justement aux *public relations* que les théâtres du Boulevard confient le soin de composer leurs salles de « générale ».

Ce premier gag est audacieux.

Extrait de la publication

5 octobre.

Edwige Feuillère. Qui l'a vue secrète ? Pour allumer son regard, et qu'elle soit plus belle encore, il suffit de prononcer un nom, un titre : *Phèdre.*

On voudrait tant jouer le rôle à Paris ! Mais il faut d'abord tuer Marguerite Gautier.

— La préface de Racine, voilà ma règle. Quant à la gradation, voici : un brandon qui apparaît comme déjà consumé, puis s'enflamme, puis se tord sous la morsure d'un feu jaloux... Si Phèdre est pré-chrétienne, le péché n'est ici que dans l'idée, non dans le fait, ce qui suppose une pudeur, un contrôle de l'interprète et, quant au personnage, un refoulement monstrueux — mais efficace, puisque Œnone ne s'est aperçue de rien.

Elles ont toutes un rôle-jardin, où elles se promènent en songe. Elles rêvent toutes Racine, et jouent Dumas fils.

7 octobre.

Jean Mercure, qui met en scène du Bernard Shaw :

— Au théâtre, j'aime les personnages intelligents.

Serait-ce l'explication de certains échecs devant le « grand public » ?

★

Achevé la lecture du *Dernier des Justes.* Schwarz-Bart sera-t-il un grand écrivain ? A revoir quand le sujet l'empêchera de jouer les Claudel du Talmud et le laissera seul avec son autre style, parfois si « platéen » — style d'un romancier qui découvre

Extrait de la publication

sa langue et ne sait pas s'arrêter au point où il faut cesser de faire joujou avec elle.

Le dialogue est mauvais. Il n'est pas du personnage, ou bien c'est le réalisme de l'élision : « *J'voulais... Y m'a dit...* » Entre les *rewritings*, il ne s'est donc trouvé personne pour remontrer à ce jeune vieillard ses enfantillages ?

Le meilleur : son ironie dans le portrait du malheur. On songe au Samuel Beckett de *Fin de partie : « Rien n'est plus drôle que le malheur.* »

Le plus agaçant : cette ironie appliquée à des gens qui, jamais, n'ont fait de mal à ses frères, qui leur ont fait du bien, et qui sont tout prêts à recommencer. S'il y a un second livre de Schwarz-Bart, comme il y eut un second roman de Paul Colin, on aimerait qu'il traitât de la Résistance française — dont Schwarz-Bart fit partie en compagnie de quelques Dupont et Durand.

Il y a, évidemment, plus de talent chez Blondin; mais le talent se voit tout de suite. D'ailleurs, tout le monde en a.

8 octobre.

Vitaly se réjouit qu'Audiberti ait écrit, à l'âge de soixante ans, une œuvre de jeunesse.

— Pièce poétique ?

— N'allez pas imprimer ça ! C'est un mot qui met le public en fuite.

Il n'oublie pas que *Monsieur Bob'le* fut un spectacle pour mille personnes et trois critiques.

Le jour où les Chleuhs occupèrent Lyon — oh !

le premier feldgrau au bout du pont Lafayette — ce farouche adepte de la non-violence me réconforta en ces termes :

— Eh bien, quoi ? C'est épatant pour nous autres pacifistes : il n'y a plus d'armée.

Aujourd'hui, il a bureau dans le centre de Paris, mais sa logique demeure teintée de loufoquerie.

— Depuis que j'ai un journal à moi, je ne m'appartiens plus.

11 octobre.

Massif, solide, poli, vrai pilier de rugby : Gabriel Arout. Et avec cela, d'un russe !...

Il cherche à définir le pirandellisme d'un de ses personnages :

— Docteur Jekyll et Mr. Hyde... Non : Ormuzd et Ahriman... Non : Gog et Magog... Ah ! j'y suis : Doublepatte et Patachon.

★

Un journal à soi ? Parbleu ! En voilà un... Sans patron, que moi-même; sans horaire, que ma flemme; sans consigne, fors l'honneur.

J'avais toujours rêvé d'être mon propre censeur, mon réducteur en chef.

13 octobre.

Cravaté de son éternel cache-col, il s'échappe de ce monument dont le fronton porte encore les mots « Comédie-Française », et où des remous d'inter-

Extrait de la publication

règne submergent les huissiers. C'est bien l'homme qui, à Bordeaux, ne fut prêt à créer *la Petite Molière* qu'une demi-heure avant le lever du rideau. C'est bien Jean-Louis Barrault, qui vient d'être nommé directeur de l'Odéon.

— Vous partez déjà ?

Il a oublié notre rendez-vous. La conférence de presse se fera dans la voiture, et, le volant occupant les mains de l'interviewer, c'est l'interviewé qui tiendra le bloc-notes.

Aux feux rouges, il me fait lire ce qu'il écrit sur le bloc. Par exemple : « *Dans cette pièce, Anouilh montre que Molière a le respect des comédiens. Toute une philosophie.* »

Puis, le crayon levé, dans un grand éclat de rire :

— Vos projets, mon cher maître ? C'est pour la *Gazette de Chambourcy*... N'allez pas si vite ! Attention au taxi !... Non, je ne monte pas *le Rhinocéros* par provocation, mais parce que je tiens Eugène Ionesco pour l'un de nos plus grands auteurs dramatiques.

14 octobre.

Directeur de l'Atelier, André Barsacq a un fils qui veut être comédien.

— Pas d'histoire ! Fais d'abord ton diplôme d'architecte.

C'est la filière normale : d'architecte, on devient décorateur, comme papa, et, du décor, on glisse à la mise en scène. Moyennant quoi l'on peut, les jours de « centième », se distribuer un rôle de trois lignes, pour un soir.

Extrait de la publication

15 octobre.

Dornès, directeur du Vieux-Colombier, a mis à profit la clôture annuelle pour prendre les eaux. Bien portant au départ, il est revenu exténué, soufflant comme un phoque, se soutenant à peine, pour expédier *l'Otage* vers des Amériques.

— Et maintenant ?

Son corps glorieux lève les yeux au ciel, et ce désincarné exhale tout à fait son âme dans un soupir :

— Je vais monter *Polyeucte.*

En ces ides d'octobre, Mac Orlan est déchiré par des dilemmes goncourtiens :

— Dire qu'il n'en faut qu'un ! Alors qu'on voudrait en couronner dix...

Dominique Rolin, qui va rajeunir le jury Fémina :

— Il faudrait faire savoir que Nathalie Sarraute est un écrivain célèbre. C'est dès le *Portrait d'un inconnu* qu'elle aurait dû avoir un prix... Oui, j'ai trouvé un logement à Paris. C'est encore plus difficile que de décrocher une timbale littéraire.

Elle en sait quelque chose, elle qui n'eut le Fémina qu'après avoir longtemps visé l'Interallié.

Pierre Humbourg trouve que, dans *la Belle à la fontaine,* Armand Lunel est frais.

17 octobre.

Michel de Saint-Pierre :

— Ah ! mon vieux, le théâtre, la construction dramatique... Quel tourment ! Quelles délices !... Quand

Extrait de la publication

on en a tâté, on n'a plus envie d'écrire autre chose.

— Monseigneur Cristiani verrait là, sans doute, une *Présence de Satan.*

— Vous croyez ?

— Non : je blague. Damnez-vous sans remords avec les comédiens. Ce sont les derniers des aristocrates.

18 octobre.

— Croulants ? Son et Lumière ? Teuf-teuf ? Tu n'y es plus, papa : il y a une nouvelle formule. Pour vous désigner, on dit maintenant : *archives.* « Je vous présente mes archives... »

Chapeau, mon petit ! Les autres expressions étaient un peu voulues, tirées par les cheveux gris; mais celle-ci... On a beau dire, c'est la jeunesse qui est poète.

Archives... Ce côté paléographique réconforte en moi l'archéologue manqué. *Archives :* on vous feuillette, on vous compulse, on vous ajoute une date, on garde vos sceaux, vous vous ouvrez docilement à certaines pages cornées.

Archives : on vous conserve. *Archives :* on vous classe.

★

Pour cet anniversaire, on m'a offert le *Journal d'un homme de quarante ans.* On ne pouvait pas savoir que ce livre traînait sur toutes mes tables de nuit voici une vingtaine d'années. En tant que lecteur, j'ai croulé très tôt, et je croule encore : il m'arrive de relire de l'Anatole France ! Et c'est dans Anatole que je retrouve le vers :

Extrait de la publication

Guy Verdot

UNE SAISON A PARIS

● Paris compte par "saisons", plus courtes que les années. Cette chronologie aberrante oblige les Parisiens à un sprint perpétuel. Il y a tous les jours quelque chose à voir, à lire ou à dire – et même à penser, quand on en a le temps.

Dans Paris, Guy Verdot va, écoute, regarde et note, retient tout et répète (pas tout) ce qu'il a vu, entendu, noté, au théâtre, en ville, au cinéma, dans les milieux littéraires, artistiques ou assimilés.

Les secrets qu'il dévoile dans ce Journal d'un journaliste n'intéressent nullement la défense nationale, mais sollicitent souvent cette défense individuelle qu'on oppose à certains conformistes, parfois non-conformistes.

Guy Verdot est souvent rosse, mais il ne s'épargne pas. Il sait qu'il fait partie lui-même de cette comédie parisienne dont il nous montre les dessous.

Signe particulier : il s'arrange pour vivre un peu à la maison.

9,50 NF + t. l.

Extrait de la publication